

La comédie humaine de l'enfance

Reléguée dans le cabinet des supplices et dans l'armoire aux vieilleries, la comtesse de Ségur a connu le purgatoire de la mièvrerie et l'enfer du sadisme. On la voyait tout sucre tout miel ou le fouet à la main, rose ou noire. Discréditée par les uns, ridiculisée par les autres, détestée par tous comme tenant haut le flambeau de la réaction d'une morale injuste et détestable, la comtesse de Ségur poursuit dans l'ombre, auprès de nos enfants, son œuvre de séduction. Contre toutes les modes, ils se sont emparé par millions d'exemplaires des fameux volumes de la Bibliothèque rose, comme de ces confitures volées, en cachette, par les bons enfants.

Deux cents ans après sa naissance, le 19 juillet 1799, Sophie, fille du général Rostopchine incendiaire de Moscou, femme délaissée du beau comte de Ségur, mère migraineuse, grand mère laborieuse, écrivain prolifique, continue à trôner dans l'univers d'une littérature enfantine inflationniste. Comme cela arrive quelquefois, l'œuvre d'une époque déborde miraculeusement son temps et s'installe en traître au cœur d'un monde qui feint de l'abhorrer pour mieux l'adopter.

La légende veut que les romans de la comtesse de Ségur n'aient eu au début qu'un usage familial. Eloignée de Camille et de Madeleine, ses petites filles, elle leur adresse par écrit les récits qui les captivaient lorsqu'elles étaient auprès d'elle. L'éditeur, Hachette, choqué par ce qu'il lit, tente de censurer des textes qu'il juge "trop forts" ou "trop durs"

pour un public enfantin. Mieux que n'auraient su le faire les éditeurs catholiques traditionnels ou même le célèbre Hetzel, il prend le risque de diffuser une œuvre à la fois banale, dans le contexte de la littérature d'éducation de l'époque où les aristocrates russes de la plume se comptent par dizaines, et profondément originale par tout ce qu'elle révèle en creux de la propre vie de la comtesse, de son enfance glorieuse et misérable.

Au delà du cadre de sa propre famille, la comtesse s'adresse aux enfants de chaque sexe et de toutes les couches sociales, de l'apprenti au prince impérial, de la petite paysanne à la jeune aristocrate. Elle s'appuie sur l'histoire de son temps, le Second Empire, de ses structures sociales, morales, qui déterminent les droits et les devoirs de toute une population représentée dans sa diversité, comme dans la Comédie humaine, avec ses nobles, ses paysans, ses parvenus, à la ville comme à la campagne. Elle nous entraîne de l'Atlantique à l'Oural, de l'Ecosse au bled algérien, même si nous n'avons retenu que le décor du château de Fleurville.

La Normandie, lieu de refuge de la comtesse qui installe sa propriété et les deux tours de son château au centre de son œuvre, est bien sûr son laboratoire d'expérimentation d'une éducation privilégiée. On retrouve beaucoup de l'art de passer le temps de George Sand à Nohan chez la comtesse de Ségur aux Nouettes. Il repose sur un système de jeux de société, de comédies et de proverbes, de théâtre, de déguisements et de saynettes, destinés à amuser et divertir une compagnie que ne distraient plus seulement la visite des environs et les goûters campagnards. Les vacances terminées, les amis dispersés, le

regard de la baronne et de la comtesse se font tendrement idylliques, elles trouvent leur inspirations dans les bois et les marais, leurs héros sont une petite paysanne en sabot, un jeune berger aux sentiments frais et naïfs. Les bonnes dames se font traductrices d'un monde innocent qu'elles croient connaître mieux que personne.

L'art de vivre qui nous a tant troublés chez la comtesse de Ségur s'apparente à de la survie. Ce n'est pas par hasard que les petites filles modèles ont comme livre de chevet Les Robinsons Suisses, ce manuel du naufragé des montagnes. Le luxe est réduit à peu de choses à Fleurville, rien en tout cas que les enfants ne fassent de leur mains: couronnes de fleurs, petits jardins, ramassage de baies. Bien sûr il y aura toujours la poupée de Marguerite pour nous couper le souffle, mais pour cette poupée unique, presque scandaleuse, combien de chiens de chasse, de hérissons, d'escargots, d'oiseaux tombés du nid ? La comtesse prône une vie de stricte économie. Les petites filles sont vêtues de percale blanche, elles ne mangent pas, ne boivent pas entre les repas. Elles se régalent des fraises qu'elles ont cueillies et pour une croquette de riz, dont d'ailleurs elles sont privées, et d'une pêche qui leur fait monter les larmes aux yeux, elles se contentent des légumes et du beurre de la ferme. On jeûne au château de Fleurville et si le corps n'est pas toujours à la fête, c'est qu'on en chasse les démons.

Feignant d'ignorer l'innocence d'Emile, de Paul et de Virginie, le XIXe siècle réhabilite les sombres fantasmes d'un XVIIe mystique qui pense que la nature de l'enfant est corrompue, son aptitude au mal évidente, que ses dispositions sont diaboliques. L'enfant, englué dans une animalité première, apparaît à la fois fragile, faible, influençable et

naturellement vicieux. Après avoir été sauvé du péché originel par le baptême, il doit être consolidé par l'instruction chrétienne. Son éducation s'appuiera sur des modèles vertueux et formateurs. Le vice sera combattu par l'exemple permanent de la vertu et si cela ne suffit pas par tout un système de punitions.

A travers ses éducatrices déléguées, souvent emportées et excessives, la comtesse fouette avec des verges, des orties. Elle distribue claques, gifles ou soufflets. Elle tire les cheveux, elle pince. Elle prive de dessert. Elle met au cabinet noir, attache, baillonne, entrave. Les victimes pleurent, crient de rage ou de colère, hurlent de douleur, souffrent dans leur chair contuse, sur leur peau meurtrie qu'il faut calmer avec une pharmacopée en bonne place dans chacun des romans, une sorte de pharmacie de secours pour coups et blessures. Quand les punitions domestiques n'agissent pas, la comtesse appelle les gendarmes. Elle se sert de l'arsenal repressif courant du XIXe siècle. De l'Angleterre de Dickens à la Russie de Tolstoï en passant par la France de Victor Hugo et de Balzac, les enfants traversent la littérature le dos meurtri et les doigts rougis, les yeux pleins de larmes, des sanglots dans la bouche.

En soumettant l'enfant à l'adulte, la comtesse recompose l'ordre social. Chacun à sa place, Dieu au dessus de tous et le bien dans le cœur de chacun. Elle tend moins à restaurer la hiérarchie d'avant la révolution, ou celle de la Russie de son enfance, qu'à prendre en compte la société moderne. La comtesse de Ségur pense que chaque membre de la collectivité doit vivre en harmonie, comme dans une famille. Ce qui lui importe, c'est la cohérence du monde. Rien ne lui semble plus dangereux

que ce qui la menace, le voleur, le domestique malhonnête, le vagabond, les marginaux de toute sorte sans compter "les bourgeois gentilhommes" des sociétés qui s'inventent, les nouveaux riches, les profiteurs. Comme pour les enfants, la comtesse s'oblige à faire régner la justice, à démasquer le vice, à diriger la vengeance immanente du destin. Pour les uns les gendarmes, la prison, le bagne, la peine de mort, le supplice, pour les autres le ridicule, la ruine, le bannissement, l'exil, le naufrage et même le massacre par des tribus sauvages.

On ne peut comprendre la philosophie de la comtesse de Ségur sans l'obsession de la charité qui est à son époque un pendant de l'injustice et un garant de l'ordre. Le XIXe siècle est un immense bazar de la charité, secoué par une fièvre de bienfaisance qui le rend odieux. La charité infiltre chaque acte de la vie. On brode, on coud charitable, on peint, on danse charitable. On éduque par charité. L'éducatrice qu'est la bonne comtesse ne forme plus ses élèves par rapport à Dieu dans un face à face janséniste, elle les moule dans un groupe caritatif. Elle n'en finit pas de dispenser et d'exploiter cette leçon : le bon enfant sera charitable en pensée, en parole et en action.

L'exemplarité de la littérature enfantine avait balbutié avec Madame Leprince de Beaumont (L'oiseau bleu) et fait ses premiers pas au début du siècle avec Madame de Genlis (Les veillées au château). Ces écrivains avaient découvert dans Madame d'Épinay (Les conversations d'Émilie) toutes les ressources d'un réalisme quotidien qui implique l'enfant dans un univers qu'il pratique, plutôt que de le faire rêver sur des histoires fantastiques. Comme ses célèbres consœurs, la comtesse de Ségur bannit les dangereux contes des nourrices, leurs univers

amoraux, effrayants, troubles et illogiques pour leur substituer une littérature d'un hyperréalisme saisissant. Ses romans tiennent dans l'accumulation des détails vrais qui frappent l'attention et la renvoient à une expérience vécue. La comtesse ne ment pas. Elle est crédible jusqu'au bout des Mémoires d'un âne!

Lorsque Fénelon écrit pour les enfants, il compose Dialogues des morts ou Les aventures de Télémaque, devenus inaccessibles dans le style et dans le fond. Lorsque la bonne comtesse prend à son tour la plume, elle trace sans plan ni méthode Les malheurs de Sophie, Les petites filles modèles, qui n'ont pas pris une ride. Est-ce à dire que la littérature enfantine hait la littérature? Les romans de la comtesse sont des livres de lecture courante qui encouragent les moins aguerris. Le procédé est celui du théâtre écrit. L'enfant reste dans l'oralité, il peut lire à haute voix les romans de la comtesse parce qu'ils sont fait pour être dits. Pas de longues phrases. Pas de préambules. Pas de réflexions. Dès la première ligne, le petit lecteur est plongé dans l'action. Deux mots pour tracer le décor et le costume. Les personnages sont moralement identifiables car la comtesse a pris la précaution de souligner sans ambiguïté par quelques indications la douceur, la violence ou la fausseté des caractères. Le petit lecteur n'a aucun mal à repérer chacun des héros dans la permanence de sa personnalité, à le suivre jusqu'au bout. Il adhère tout de suite. L'enfant a besoin de certitudes, il apprécie qu'on lui dise qui est qui, qui fait quoi. Il veut que le méchant soit puni, foudroyé, mis en pièces, que le bon soit couronné, applaudi, récompensé. L'intrigue repose sur l'attente impatiente du châtiment ou la quête passionnée de la récompense. Quant à l'action romanesque, dans le difficile projet de garder l'attention de l'enfant, elle est toujours

relayée et pimentée, elle ne s'enlise pas. Elle va, elle court, elle s'accélère jusqu'à l'hystérie, incapable souvent de contenir la terrible énergie de la comtesse qui explose dans des punitions qui libèrent un bras qui, de créateur, devient fesseur.

Les malheurs de Sophie raconte les drames qu'engendre un mauvais caractère. Intelligente mais trop instinctive, Sophie est livrée à elle-même. Abandonnée à des domestiques ou à une marâtre, Sophie va de catastrophe en catastrophe comme son petit avatar anglais, Alice, va de merveille en merveille. Par un phénomène d'identification qu'a bien analysé la psychologie moderne, les enfants préfèrent la méchante Sophie à la jolie Alice. Elle est porteuse de mille tares cachées et se trouve moins dans la faute que dans l'indicible. Pour des générations, Sophie a assumé cette honte ordinaire que les éditeurs contemporains exploitent en publiant des Sylvie fait pipi au lit, Adrien a peur du chien, Gaston se bourre de bonbons, etc.

Le génie de la comtesse est d'avoir pris en charge l'ensemble et la diversité de la littérature enfantine dans une œuvre colossale qui est à sa façon la comédie humaine de l'enfance. Elle a tout embrassé, du conte moral et du roman social à la littérature animalière, des recettes de cuisine à la préparation des remèdes. Elle explique le monde aux enfants, son histoire, sa géographie, sa sociologie, sa morale et sa religion, dans ce qui apparaît comme un énorme traité de savoir-vivre, de savoir-faire et de savoir-être. Elle a exploité à fond cette forme du "à l'usage de" en vogue dans les milieux littéraires féminins de l'époque. Sous prétexte de les rendre accessibles, ils s'étaient mis à

traduire avec passion la mythologie, les sciences, l'astronomie et même la littérature dans cette langue nouvelle venue de l'enfance.

Par son pouvoir de recréer le monde en créant sa propre langue, la comtesse, forte de ses vingt romans en vingt ans, ajoute à son œuvre un évangile (Evangile d'une grand-mère) puis une bible (La bible d'une grand-mère). A la fin de sa vie, elle entre en concurrence avec Dieu le père. Elle est omniprésente et omnisciente. Entre elle et les enfants, la génération des parents est abolie. Les pères ont disparu. Les mères, incroyablement peu présentes, sont veuves ou soignent leur neurasthénie. Quant aux marâtres, elles ne rêvent que de voyages. Les enfants se réjouissent : enfin seuls! La comtesse veille.

Paule CONSTANT